

La résilience : à la recherche d'une espérance réaliste

**par Stefan
VANISTENDAEL,**

*sociologue
et démographe, chargé
de recherche
et de développement
au BICE
(Bureau international
catholique
de l'enfance)
à Genève.*

Espérance réaliste. Voilà une expression surprenante. Mais ne dit-elle pas le désir fondamental de beaucoup de personnes, dans l'intimité de leur cœur, même si elles n'arrivent pas à l'exprimer ainsi ? Le psychologue Friedrich Lösel, professeur à l'université de Nürnberg-Erlangen, fut le premier à utiliser cette formule. Elle est le résultat d'une mûre réflexion, émergeant à la fois de recherches scientifiques et de l'expérience de terrain, notamment auprès d'enfants nés dans un contexte familial très difficile qui se sont développés, contre toute attente, en adultes constructifs et épanouis. Cette réflexion est source d'inspiration dans beaucoup de domaines, des aumôneries de prison jusqu'aux soins palliatifs, de l'éducation spécialisée jusqu'au travail social. Les processus qui rendent ce développement positif possible sont appelés processus de « résilience ».

Le présent article ne peut qu'effleurer ce sujet à la fois vaste et profond. Il esquisse d'abord la recherche fondatrice de la résilience ainsi que certaines nuances essentielles du concept. Ensuite il signale avec quelques exemples comment la résilience est présente dans la Bible. Il poursuit en expliquant certains facteurs contribuant à la résilience. Il termine en montrant comment la résilience jette une lumière surprenante sur le cœur même de la foi chrétienne, le mystère de la résurrection, sans l'élucider pour autant.

Une recherche fondatrice

La recherche fondatrice sur la résilience est une étude menée de façon suivie¹ par Emmy Werner, de l'université de Californie, pendant plus de 30 ans, sur l'île de Kauai (Hawaï). Elle portait sur le développement de 201 enfants nés en 1955 au sein de familles difficiles (pauvreté, violence, alcoolisme...). A sa propre surprise, 72 de ces enfants, plus d'un tiers, n'ont spontanément pas développé les problèmes auxquels on pouvait s'attendre. Au contraire, ils ont connu une évolution positive, ils ont fondé des familles, vivent dans des relations stables et constructives, jouent un rôle bienfaisant dans leurs communautés respectives².

Beaucoup d'autres recherches ont suivi celle d'Emmy Werner. Elles ont inspiré aux chercheurs et aux praticiens une nouvelle question : comment certains enfants surmontent-ils des conditions de vie difficiles pour devenir des adultes heureux et constructifs ? Cette question diverge de la question classique : A quels problèmes peut-on s'attendre chez les enfants qui doivent faire face à de graves adversités ? Si cette dernière question reste utile, elle révèle aussi une vision assez déterministe du monde, laissant peu de place à l'espoir. La nouvelle question, par contre, sort de ce fatalisme et laisse entrevoir une lueur d'espoir – ou d'espérance. Elle constitue un acte de réalisme en deux sens : (1) nous prenons conscience d'une partie positive de la réalité jusque-là trop voilée, et (2) nous percevons toujours les problèmes de la vie mais en cherchant une façon très positive de les aborder, en apprenant directement de ceux et de celles qui les ont surmontés, dans la durée.

Il s'agit d'observer des cheminements de vie qui nous « surprennent en bien », selon l'expression forgée par le psychologue argentin Ramon Lascano, lors d'un débat informel à Buenos Aires³. Les capacités qui rendent de tels cheminements possibles sont désignées par le terme générique de « résilience ». Voilà l'ancrage de la résilience dans la vie réelle. C'est la même surprise que celle d'Emmy Werner, qui l'a approfondie de façon scientifique.

Si nous avons parlé ici jusqu'à présent d'enfants, c'est à cause des recherches fondatrices d'Emmy Werner, mais très vite on a compris

¹ En jargon de chercheurs : une recherche longitudinale.

² Pour un résumé de cette recherche : « Children of the Garden Island », in *Scientific American*, avril 1989.

³ Probablement en 2003.

que la résilience est une réalité plus vaste, également présente chez les adultes, et jusqu'à la fin de la vie.

Les exemples concrets de ces cheminements « surprenants en bien » abondent. Un exemple très célèbre est celui de la vie d'Anne Frank pendant la période de son *Journal*. Au-delà de la simple résistance, Anne continue à construire sa vie, elle étudie pour l'avenir, après la guerre, elle a des projets, veut devenir journaliste. Plus récemment, l'autobiographie de Tim Guénard⁴ a eu un grand succès en France : le petit Tim, abandonné par sa mère à 2 ans, battu quasiment à mort par son père à 5 ans, connaît une adolescence très violente, mais environ 40 ans plus tard, il est un époux, un père et grand-père heureux, qui s'occupe de jeunes en grande difficulté. Nous connaissons ces cheminements aussi parmi nos proches, moins célèbres : un grand-parent, un oncle ou une tante, un voisin, un ami, un collègue ayant eu une vie plus que difficile, et qui est à présent constructif, souriant, rayonnant.

Les premières recherches et réflexions sur la résilience viennent des pays anglophones, pour une raison bien simple : l'anglais est une des rares langues⁵ disposant d'un mot pour dire la résilience humaine. En français on a adapté le concept de résilience connu en mécanique, pour indiquer la résistance au choc des matériaux. Toutefois la résilience humaine est fondamentalement distincte du concept mécanique, parce que chez l'humain il s'agit d'une croissance vers une nouvelle étape de vie. En France, c'est surtout Boris Cyrulnik qui a contribué à la diffusion de la notion de résilience.

Difficile à définir mais très nuancée

Voici une définition pragmatique de la résilience, sans prétentions intellectuelles, pour indiquer simplement, avec plus ou moins d'exactitude, de quoi nous parlons : *la résilience humaine est la capacité d'une personne ou d'un groupe à croître en présence de très grandes difficultés*. Cette croissance s'observe dans la durée, au-delà

⁴ Tim Guénard, *Plus fort que la haine*, Presses de la Renaissance, Paris, 1999 (ouvrage réédité depuis).

⁵ Je ne connais évidemment pas les milliers de langues parlées au monde, mais en présentant la résilience du Chili jusqu'au Taiwan, de la Suède jusqu'en Côte d'Ivoire, je n'ai trouvé que deux langues avec un terme spécifique pour désigner la résilience humaine : l'anglais et l'estonien. Toutefois, dans toutes les cultures où j'ai présenté ce concept, les gens reconnaissent rapidement le vécu de la résilience, signe très fort qu'il s'agit d'une réalité humaine profonde ; car il n'est pas évident d'appréhender une réalité pour laquelle on ne dispose pas de terme approprié.

d'un épisode de vie positif mais ponctuel, souvent comme une tendance de fond, sous les hauts et les bas de la vie en évolution.

Jusqu'à ce jour, il n'existe pas de définition universellement reconnue. Est-ce vraiment un problème ? Beaucoup de réalités profondes de la vie échappent à nos tentatives de définition : la vérité, l'amour, même l'humour, ou une notion en apparence plus simple comme le temps, sans même parler de... Dieu. Au lieu d'imposer une clarification artificielle à une réalité profonde, je préfère respecter une certaine confusion dans la réalité – tout en acceptant nos limites intellectuelles – et explorer le sujet en cherchant le vécu humain à tâtons. En fin de compte, ce sont les histoires de vie des humains qui nous enseignent le plus sur la résilience, et il faut se garder des généralisations trop faciles.

Même sans définition universelle, la recherche et surtout le vécu humain amènent une série de nuances importantes dans la notion de résilience :

- elle n'est jamais définitive, comme l'illustre la fin tragique d'Anne Frank dans un camp de concentration.
- elle varie souvent tout au long d'une vie ; même Anne Frank a connu des hauts et des bas.
- c'est le mouvement de fond de la vie qui permet de déceler la résilience, même si autour de cette tendance la vie connaît des hauts et des bas.
- elle se construit dans un processus continu, souvent inconscient, d'interaction entre la personne (le groupe) et son entourage, comme l'illustre la vie de Tim Guénard.
- elle comprend une dimension de résistance et une dimension de (re)construction de vie, comme nous l'avons déjà vu chez Anne Frank.
- il arrive qu'une difficulté au départ soit transformée en un « bien », comme par exemple l'aveugle qui devient un excellent musicien avec une ouïe très fine et aiguisée, ou les parents d'un enfant handicapé qui s'engagent auprès d'autres parents dans la même situation.
- la résilience ne se substitue jamais à une politique sociale et économique, mais elle peut l'inspirer ; par exemple l'aide aux chômeurs, qui vise vraiment à les remettre au travail, à respecter leur dignité, et investit même dans une formation appropriée, au lieu de créer la dépendance envers un assistantat permanent et sans issue.
- elle est toujours portée par une dimension éthique, peu ou pas présente dans les textes scientifiques. On la confond

souvent avec la notion d'adaptation sociale, trop superficielle dans des situations très difficiles, où par exemple une personne vraiment démunie n'arrive plus à survivre dans la légalité. Or, on ne fait pas preuve de résilience à n'importe quel prix, ni pour les autres, ni pour soi-même.

Une réalité présente dans la Bible

Dans ce qui suit, il faut bien comprendre que l'auteur du présent article vit avec la Bible comme croyant, laïc, non-théologien, non-exégète, sans ministère officiel particulier dans une Eglise. Mais en étudiant la résilience, j'ai été frappé, comme certains collègues⁶, de voir combien la dynamique de la résilience est présente dans la Bible. Ce n'est donc pas l'étude approfondie de la Bible qui – à l'origine – m'a fait découvrir la résilience, mais au contraire, c'est l'étude de la résilience qui a attiré mon attention sur la Bible, dans certains de ses messages fondamentaux, comme dans certains exemples concrets. Il est à espérer que la Bible et la notion de résilience peuvent s'illuminer mutuellement.

Ce chemin particulier de découverte a également renforcé en moi la conviction que la spiritualité chrétienne peut être décrite, très brièvement, comme un réalisme en profondeur. Ce réalisme est si profond qu'il réserve quelques surprises. Mais une fois ces surprises admises, on se rend compte qu'on retrouve la vie à un nouveau niveau de profondeur, insoupçonné jusque-là. La surprise reste donc en fin de compte très cohérente avec la réalité de la vie.

Déjà, nous pouvons entrevoir que la dynamique de la résilience est, au fond, une dynamique éminemment biblique. Il s'agit du *passage* d'un moins bien vers un mieux, de la nuit vers le jour, un thème inscrit dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau : dans l'histoire du peuple juif qui traverse la mer, le désert, l'occupation et l'exil, mais aussi dans plusieurs histoires individuelles. Et même si les miracles de Jésus ne sont pas faciles à interpréter, c'est cette dynamique vers « un plus de vie » qui semble donner substance au miracle, quelle que soit la portée concrète que nous lui donnons.

Les Psaumes reflètent de multiples situations de vie, y compris le désespoir profond. Toutefois, il ne s'agit pas d'un désespoir

⁶ Notamment le Dr Michel Manciaux, professeur émérite de pédiatrie et de santé publique à l'université de Nancy, dans certaines de ses conférences, ou le frère Patrick Sean Moffett, CFC, aux Etats-Unis. Ce dernier a publié un article, « The Resilience of the Disciple », in *Human Development*, vol. 31/n° 2, été 2010.

écrasant, qui ne laisserait aucune étincelle d'espérance ou de vie. Le très célèbre Psaume 23 exprime bien cette espérance qui reste toujours présente, même face au côté sombre de la vie. Les Psaumes chantent une dynamique de la vie envers et contre tout, qui puise ses racines dans la présence du Seigneur.

Nous trouvons dans la Bible plusieurs exemples concrets de vies qui témoignent de résilience sans que le mot soit mentionné. Peu d'histoires illustrent mieux les processus complexes et intimes de résilience que celle de Joseph et de sa famille, en Gn 37 et 39–47. Joseph subit des injustices, d'abord de la part de ses frères, mais ensuite aussi en Egypte. On peut comprendre l'irritation initiale de ses frères face à ce qui apparaît chez Joseph comme de l'arrogance. Mais ces apparences ne justifient pas leur trahison brutale envers lui. Joseph se remet debout, grâce à ses propres ressources intérieures, et surtout grâce à son Dieu. Sa situation se transforme d'exclu en personne très estimée, d'abord par les Egyptiens, mais plus tard aussi par sa famille. Il évite le piège que lui tend la femme de son maître en Egypte, une tentation que Joseph considère comme immorale. Il pardonne à ses frères, un acte très fort d'ouverture à la vie, pour ses frères mais aussi pour lui-même. En fait ces processus de résilience concernent à la fois Joseph et sa famille, et ils se jouent au niveau individuel comme au niveau collectif. En parallèle se développe la prévention par Joseph de la catastrophe de la famine pour les peuples d'Egypte et de Canaan, un autre thème proche de la résilience.

L'histoire de Job présente une cohérence particulière et extrême avec la résilience, vue comme articulation entre réalisme et espérance. Job est soumis à de terribles souffrances, physiques et autres. Il ne voit pas de sortie. Ses amis – mais sont-ils de vrais amis ? – essaient de le convaincre de sa culpabilité, en s'appuyant sur un discours en apparence très religieux. La reconnaissance de cette soi-disant culpabilité serait nécessaire pour améliorer la situation de Job. Les propos sont peut-être bien intentionnés mais ils constituent une tentation et un piège, parce qu'ils manquent de réalisme spirituel profond et peuvent susciter de faux espoirs. Sans tomber dans ce piège, Job préfère se confronter pleinement aux malheurs qui le touchent ; avec un réalisme très cru, mais tout en gardant foi en Dieu, même s'il s'agit d'une foi qui ne comprend plus ce qui se passe. Job préfère cette ignorance dure mais honnête à une solution pseudo-religieuse qui triche avec la vie. En fin de compte le réalisme de Job – y compris sa non-compréhension de Dieu – aboutit à un espoir inespéré et

à une amélioration de sa situation. Un passage d'un mal vers un bien, mais dans une dynamique extrême et en grande partie en dehors du contrôle de Job⁷.

Mais la résilience apparaît aussi implicitement sous forme réflexive dans la Bible. Par exemple, dans la lettre de Paul aux Romains, qui lie cette dynamique à l'amour de Dieu pour nous, jusqu'à l'extrême (Rm 5,1-11). L'extrait suivant parle même de la dynamique de transformation d'un mal en bien : « Bien plus, nous mettons notre orgueil dans nos détresses mêmes, sachant que la détresse produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité éprouvée l'espérance ; et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rm 5,3-5, trad. TOB).

Un rapprochement entre la dynamique de vie de la résilience d'une part, et plusieurs textes de la Bible d'autre part, est peut-être évident, mais toujours à redécouvrir, dans la mesure où la spiritualité judéo-chrétienne est une invitation infinie à pénétrer toujours plus profondément dans les réalités de la vie ; toutes les réalités de la vie, sans déni, sans fuite, les souffrances comme les joies. Et ce, dans une perspective d'espérance ultime. Voilà un vaste champ potentiel de réflexion, de méditation et de recherche sur l'articulation entre la Bible et la vie.

Des éléments de résilience

Une fois reconnue l'existence de la résilience, une interrogation s'impose : La résilience n'est-elle pas simplement innée ? Il est certain que la résilience a une composante génétique, comme toute réalité humaine, mais celle-ci ne détermine pas tout. Comme le spécifiait le même professeur Friedrich Lösel cité au début de cet article, dans une conversation privée :

- la génétique détermine les limites extrêmes du possible : je ne peux devenir quelqu'un qui sort de son potentiel génétique ;

⁷ Ceci est inhabituel par rapport à la résilience. Beaucoup de chercheurs et de praticiens insistent à juste titre sur le besoin d'un certain contrôle sur les événements comme un élément de résilience, surtout dans une situation chaotique. Toutefois, il faut réaffirmer ici à quel point la situation de Job est extrême. Qui plus est, l'introduction d'une dimension transcendantale et spirituelle, par le biais de l'abandon, change un peu la perspective : en fait, Job laisse pour ainsi dire le contrôle à un Dieu en qui il garde confiance malgré tout, un peu comme Jésus sur la croix, beaucoup plus tard.

- un exemple très simple : même si j'aime beaucoup les lapins, je ne peux devenir un lapin ;
- mais à l'intérieur de ce cadre génétique c'est l'interaction avec mon entourage qui fait émerger, entre les milliers de possibilités de croissance, la personne que je suis.

Nous nous intéresserons ici à des éléments de cette interaction qui contribuent aux processus de résilience. Une fois de plus, nous devons faire appel à la science mais également à l'expérience humaine, professionnelle et autre. De multiples éléments peuvent intervenir, comme les compétences sociales et professionnelles, l'humour constructif, l'estime de soi, la découverte de sens... et ils se présentent selon des schémas variables selon les contextes. Tout dogmatisme est à éviter, tout ce qui peut contribuer à la croissance et à la (re)construction de la vie en respectant certains repères éthiques est le bienvenu, même si nous ne pouvons pas en faire un ingrédient obligatoire et à généraliser.

Dans ce qui suit nous approfondissons ici un élément ; parce qu'il est souvent considéré dans la littérature scientifique, comme dans l'expérience plus large de la vie, comme le facteur le plus fondamental de la résilience, et il est très ancré dans la Bible : *Est-ce que la personne se sent vraiment et fondamentalement acceptée comme personne humaine, par au moins un autre humain, même si ce dernier peut être en désaccord avec son comportement ?*

Plus que d'acceptation fondamentale, Emmy Werner parle dans certains de ses textes d'acceptation inconditionnelle. Certains professionnels de terrain ont estimé que cette expression est exagérée. Qui peut prétendre accepter un autre inconditionnellement ? D'autres acteurs de terrain défendent le mot « inconditionnel », tout en précisant qu'il s'agit plutôt d'une notion religieuse, car seul Dieu peut accepter un être humain inconditionnellement. Il est intéressant que l'expérience humaine elle-même semble ici osciller à la frontière entre science et foi⁸.

Cette acceptation implique que nous cherchons à voir l'autre comme il est, et que nous nous refusons donc à le réduire à ses seuls problèmes. Ici le réalisme nous demande une certaine espérance. Mais admettons qu'une telle réduction soit tentante quand nous nous trouvons face à une personne au caractère très difficile ou violent, au comportement imprévisible... Tentation renforcée par tant d'ins-

⁸ Cette réflexion résulte de plusieurs discussions informelles, menées à l'occasion de formations sur la résilience, surtout en Europe, en Inde, aux Philippines et en Amérique latine.

truments de diagnostic qui focalisent notre attention sur le(s) problème(s). Le défi peut être encore plus grand : Comment voir les semences positives qui permettent une construction de la personne, quand celles-ci se cachent derrière un comportement négatif, comme chez l'enfant en situation de rue qui pratique le vol avec beaucoup d'intelligence ? L'éducateur doit faire preuve de beaucoup de doigté pour repérer cette intelligence, la dégager et l'orienter sur des objectifs plus constructifs.

Ce regard réaliste mais bienveillant sur l'autre ne vient pas spontanément. Un assistant social français s'est imposé une règle de « 50/50 » : chaque fois qu'il doit rédiger le signalement d'une personne ou d'une famille, il s'astreint à écrire autant de pages sur les points positifs qu'il a trouvés que sur les problèmes détectés. Ce sont les points positifs qui vont permettre de (re)construire la vie. Nous ne construisons rien à partir d'un catalogue exclusif de points négatifs. En cela, une dynamique de résilience va au-delà de la seule réparation – encore que celle-ci puisse être très nécessaire – pour vraiment retrouver la construction de la vie.

Autre exemple : Que faire d'enfants expulsés d'une école ? Nous pouvons comprendre les besoins de l'école et le renvoi d'un élève, mais le seul renvoi déplace simplement le problème, sans le résoudre. D'où l'importance de services ou de projets qui accueillent de tels enfants, et qui doivent fonctionner avec cet autre regard qui cherche avec patience, avec passion, avec intelligence le(s) point(s) positif(s) chez l'enfant permettant de soutenir un processus de croissance, et ceci en pleine lucidité sur les problèmes. Nous reconnaissons ici le regard que Jésus portait sur les humains, même chez Pierre qui l'a trahi.

Déjà, Emmy Werner avait constaté qu'une telle acceptation de la personne se réalise très souvent hors cadre professionnel, hors intervention d'experts, dans les réseaux sociaux plus informels, entre amis, au sein d'une famille étendue, entre voisins. Cyrulnik appelle cette personne de forte confiance et d'appui « tuteur de résilience ». Notons que cette dynamique ne fonctionne bien que si la personne acceptant l'autre est également crédible pour cet autre. Une crispation formaliste autour du rôle de tuteur de résilience est inutile. On ne s'auto-déclare pas tuteur de résilience. C'est l'autre qui m'accueille comme tel. Et parfois, le meilleur service à rendre n'est pas celui de vouloir s'imposer comme tuteur de résilience, mais de discerner avec réalisme et humilité qui, dans l'entourage de la personne concernée, peut bien jouer ce rôle. Souvent on remplit d'ailleurs le rôle de tuteur sans même y penser, dans une véritable humanité des relations. Voilà qui

rappelle le célèbre passage relatif au jugement dernier : personne ne s'était aperçu qu'il avait bien agi (Mt 25,34-40).

Nous trouvons un bel exemple de cette dynamique de tutorat dans la lettre qu'Albert Camus a envoyée le 19 novembre 1957, après avoir reçu le prix Nobel de littérature, à son instituteur de l'école primaire, M. Germain, pour le remercier de son enseignement compétent, mais aussi de l'accueil chaleureux que ce dernier avait réservé au petit garçon pauvre qu'il était :

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé.

Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail, et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse de toutes mes forces.

Albert Camus.

M. Germain a vraiment cru dans le petit Albert. Et ce fut crédible pour ce dernier. Dans ce cas il s'agit de la relation d'un professionnel avec un enfant. Mais, fait significatif dans cette lettre, Camus signale aussi que la première personne à laquelle il a pensé après son prix Nobel était sa mère, une pauvre femme qui avait perdu son mari quand Camus était encore très petit. C'est elle, la première, qui l'a vraiment accueilli et accepté.

Signalons au demeurant que beaucoup d'abus d'enfants sont commis malheureusement aussi dans le cadre informel de la famille, du cercle des amis, du voisinage, ou par des adultes professionnels de confiance. Cherchons donc ces possibilités positives dans l'entourage de l'enfant, mais sans naïveté exagérée. Nous retrouvons ici la grande sagesse de la vieille mythologie décrivant le diable comme un ange déchu. Les meilleures choses peuvent se pervertir parfois en réalités atroces. Heureusement, cela reste l'exception.

Dans la Bible, Dieu apparaît de plus en plus comme celui qui nous accepte inconditionnellement, acceptation qui trouve sa plénitude dans la vie de Jésus. La dynamique du pardon est peut-être le signe le plus fort que nous sommes acceptés sans que notre comportement le soit nécessairement, que la vie peut reprendre, même là où tout paraît perdu. Car le pardon n'est ni déni ni oubli, mais pleine reconnaissance du mal, tout en cherchant à rouvrir une porte vers la vie pour celui par qui le mal a blessé la vie. Mais avec réalisme, reconnaissons que les sentiments peuvent rester blessés, même négatifs. Le pardon reconnaît, qu'en fin de compte, le fait de refuser l'accès à la vie au coupable est une nouvelle victoire du mal. La libération est pour le pardonné comme pour le pardonnant.

Dans l'Ancien Testament ce pardon apparaît par exemple chez le prophète Osée, où Dieu pardonne au peuple d'Israël, sans déni du comportement décevant de ce dernier (Os 11). Dieu signifie même cette forte capacité de pardon comme spécifiquement divine (Os 11,9), ce qui est étonnamment cohérent avec les discussions des acteurs de terrain, mentionnés plus haut, sur l'acceptation inconditionnelle par Dieu.

Dans les Evangiles, la parabole du fils prodigue nous parle du pardon, de façon à la fois forte et nuancée (Lc 15,11-32). Si le fils rentre chez son père en premier lieu pour trouver à manger, le père lui pousse la porte vers la vie grande ouverte, bien au-delà de la nourriture. Un pardon qui reconnaît le mal fait, mais qui déborde en même temps de générosité, qui permet une véritable reprise de la vie. Un pardon qui rend les processus de résilience possibles. L'histoire ne nous dit pas la suite. Est-ce que le fils sait saisir cette chance ? Ou est-ce qu'il rechute ? Le pardon du père est un pari sur la vie, il n'est pas sans risque. Combien de fois le père devra-t-il pardonner ? Par contre, ce pardon sans calcul prend implicitement en compte le risque du non-pardon : l'accès à la vie resterait bloqué, pour le père comme pour le fils. En termes de résilience, une chance ratée. Le frère du fils prodigue reste dans un calcul bien humain – qui ne se reconnaît pas, quelque part en son cœur, dans la réaction de l'aîné ? – mais il reste ainsi coupé de la fête de la vie retrouvée. Cette parabole semble être plus spirituelle que simplement morale. Le pardon radical du père peut surprendre, mais en même temps, nous ressentons qu'au fond, il a raison. Dans la surprise créée par le père, nous découvrons ainsi une plus forte cohérence avec la vie que dans le calcul humain et superficiellement réaliste du frère.

Deux réalités cohérentes mais distinctes

Résumons la dynamique de la résilience en quelques idées fortes :

- au départ une situation très difficile, avec blessure(s)
- pas de retour en arrière
- une évolution vers une nouvelle étape de vie
- parfois même une transformation du mal en bien
- une évolution surprenante
- la vie retrouvée, mais autrement
- une plénitude qui peut émerger mais sans déni des blessures.

Ce résumé de la résilience nous permettra de découvrir dans ce qui suit comment un mystère fondamental et fondateur de la foi chrétienne nous réserve aussi une surprise : dans le sens d'une cohérence avec la vie, retrouvée à un niveau de profondeur qui nous dépasse totalement. Surprise, oui, mais forte cohérence avec le vécu humain, et dans ce sens un réalisme inattendu, comme nous le verrons.

Examinons le texte de la rencontre entre Jésus et Thomas (Jn 20,24-29). N'essayons pas de deviner les faits historiques exacts sous-jacents à ce texte. Nous ne les connaissons pas. Il est même possible que nous ne puissions jamais les connaître. Toutes sortes d'interprétations de ces faits ont été données, des plus textuelles aux plus libres, des plus physiques aux plus psychologiques. Toutefois le texte semble porter un message indépendant de ces interprétations, un message qui respecte le mystère de ce qui s'est passé. *Les mêmes mots-clés utilisés ci-dessus pour caractériser la dynamique de la résilience peuvent être utilisés pour caractériser Jésus dans cette rencontre avec Thomas.* Jésus apparaît comme blessé, sans retour à son état d'avant sa torture et sa mort, mais néanmoins et en même temps dans une sorte de plénitude. Le parallélisme entre résilience et résurrection est frappant, sans que cela nous permette de réduire une de ces deux réalités à l'autre.

Nous retrouvons aussi dans l'Évangile de Luc, sous une forme très condensée (Lc 24,39), ce Jésus blessé mais en même temps transformé et dans une vie nouvelle, incompréhensible pour nous mais bien réelle. Jésus y fait référence à ses mains et à ses pieds, probablement à cause des blessures de la crucifixion.

La cohérence entre notre dynamique de vie, comme nous la connaissons avant la mort dans les processus de résilience, d'une part, et le corps blessé mais ressuscité de Jésus, d'autre part, est très forte. Cohérence ne signifie pas identité. Pourtant la surprise reste totale de retrouver Jésus ainsi, car malgré cette étonnante cohérence, Jésus est

dans une autre vie après la résurrection, une vie qui reste à la fois mystère pour nous et promesse, grâce à Jésus.

Cette « ré-apparence » de Jésus paraît même peu crédible. Différents Evangiles en témoignent. Une fois de plus : une forte mais surprenante cohérence avec la vie, c'est une des caractéristiques de la spiritualité chrétienne.

Si cohérence il y a, les dissimilarités ne manquent pas : la nouvelle vie de Jésus se situe après la mort, elle commence en quelque sorte avec la mort, elle semble pouvoir se présenter dans l'espace – temps mais sans être limitée par les contraintes normales de ces deux dimensions. La perfection, au sens de par-faire et d'une véritable plénitude, ne semble plus exister selon sa forme humaine d'un perfectionnisme qui n'admet pas les blessures.

Deux formes d'une même dynamique de vie fondamentale ?

C'est comme si Jésus restait dans la même dynamique de vie, qui nous est familière par la résilience avant la mort, mais en la transposant sur un autre plan, au-delà du mur de la mort. Ce faisant il nous montre une nouvelle plénitude, très surprenante, mais, si l'on y réfléchit, très cohérente avec notre expérience de vie, à un niveau de profondeur radicalement nouvelle et très libératrice⁹.

Afin d'entrevoir l'immense portée de cette nouveauté, nous devons faire comme un court-circuit biblique, entre les textes sur le Jésus ressuscité d'une part, et l'homme chassé du paradis d'autre part (Gn 3,23s). Des chérubins barrent la possibilité d'y revenir. L'homme et la femme doivent sortir pour trouver le monde comme nous le connaissons, avec le travail, ses joies et ses peines. Tout cela s'exprime dans un langage très coloré mais le message est clair : inutile de chercher sur terre le paradis, un monde idéal et sans peines.

Ce message correspond bien à la réalité telle que nous la connaissons. Mais il a été confondu par le passé avec un message bien différent : inutile de chercher à améliorer la vie sur terre, ce qui conduit le chrétien au non-sens de la négligence de la création du Dieu qu'il vénère.

Par contre, le message du paradis originel inaccessible est bien plus réaliste que certains messages paradisiaques du monde actuel,

⁹ Un petit intermezzo : beaucoup de chrétiens ont tellement entendu parler de la résurrection, que la radicalité, la nouveauté et l'aspect totalement incroyable de la résurrection risquent de se perdre. Nous devons en prendre conscience.

que ce soit dans la publicité, ou dans certains projets politiques ou sociaux. Ces derniers messages ne peuvent conduire qu'à des aliénations toujours croissantes, parce qu'ils sont en conflit avec l'expérience de la vie réelle. Aliénations et déceptions qui peuvent se pervertir en violence. Souvent la justification d'une dictature, de quelque forme ou tendance qu'elle soit, avec sa brutalité, est précisément la promesse d'un paradis quelconque – que ce mot soit utilisé ou pas. Plus notre expérience de la vie grandit, plus nous constatons que la perfection du paradis est impossible. Devons-nous en conclure que tous nos échecs et blessures sont une pure perte, un pur gâchis ?

Si les promesses de retour au paradis sur terre sont vaines, comment espérer ? C'est ici que la promesse de la résurrection articule de façon mystérieuse réalisme et espérance. La nouvelle vie de la résurrection, incarnée en Jésus, n'est pas issue d'un retour en arrière, avant la croix, sans blessures. Au contraire il s'agit d'une poussée en avant où même les blessures sont transformées en nouvelle vie. Finie l'aliénation qui ne peut admettre les blessures. Nous constatons une cohérence avec la vie comme nous la connaissons dans les processus de résilience, tout en admettant que cet accomplissement et cette plénitude au-delà de la mort restent très surprenants et étranges.

Renversons la perspective : la résilience apparaît comme un pressentiment dans l'expérience humaine de la possibilité de la résurrection. On est tenté de dire : la résurrection nous échappe, mais curieusement en Jésus elle semble montrer un certain accomplissement de la vie qui n'est pas totalement étrange à la résilience que nous connaissons avant la mort.

En fait, une grande partie de la vie de Jésus, ses actes et ses paroles, préfigurent en quelque sorte la résurrection et y trouvent son accomplissement tout aussi logique qu'inattendu. Par exemple, les Béatitudes parlent d'une transformation positive de la détresse, une dynamique que nous retrouvons par rapport à la maladie et la culpabilité dans les rencontres avec Jésus.

Nous pouvons donc comprendre que le message très condensé « Il est ressuscité », partagé par les chrétiens, ait pris une signification très dense de réalisme, d'espérance, de vie. En termes de résilience, il s'agit de l'espérance d'une vie totalement accomplie, mais sans renier pour autant les blessures du passé.

Réalisme total et espérance totale

Avec la résurrection, le réalisme est poussé au maximum, les blessures d'avant la mort restent là, mais l'espérance est également poussée au maximum, les blessures sont transformées en nouvelle vie. C'est pourquoi ce message est si libérateur. Nous avons commencé cet article avec l'expression « espérance réaliste ». La résurrection reprend cette formule mais en y introduisant une nuance, car la résurrection n'est pas réaliste au sens quotidien de ce mot, elle pousse en quelque sorte le réalisme plus loin, mais en cohérence profonde et surprenante avec la vie. C'est l'espérance dévoilée par Jésus dans sa résurrection qui ouvre les yeux sur un tel réalisme, si profond et inattendu. C'est la cohérence surprenante avec la vie par le biais de la résilience qui rend cette espérance crédible, en l'absence de certitudes normales. C'est la surprise qui rend cette espérance distincte d'une simple projection psychologique, car une telle projection est linéaire, au fond sans surprises.

Cette façon de voir les choses rend obsolète un vieux dilemme de la spiritualité chrétienne, qui opposait la vie sur terre à la vie dans l'au-delà : pour certains il faut se concentrer totalement sur la vie terrestre sans penser à l'au-delà, tandis que pour d'autres c'est le contraire. Mais si la dynamique de vie avant la mort est au fond la même qu'après la mort, sous des formes bien distinctes, cette opposition disparaît, et nous sommes appelés à pleinement contribuer à la vie ici sur terre tout en espérant la plénitude au-delà de la mort.

C'est comme si finalement nous pouvions embrasser la vie dans sa totalité, sans raccourcis, sans dénis, comme si même les contradictions se retrouvaient réconciliées. Il ne s'agit pas de rêves irréalistes. Nous trouvons de multiples traces de ce dynamisme : le recueillement intime qui semble intégrer souffrance et joie, l'expression artistique profonde, la grande générosité bien au-delà de tout calcul, la réconciliation et le pardon qui débloquent la vie, l'humour fin et constructif qui positive certaines contradictions de l'existence¹⁰, l'enfant maltraité qui se remet debout et qui retrouve le sourire...

Cela rappelle les explications d'un musicien concernant la musique de W.A. Mozart : à première vue cette musique est légère et joyeuse, mais en l'écoutant bien on constate qu'elle a souvent – même dans les mélodies très heureuses – une étonnante profondeur qui nous

¹⁰ Le classiciste anglais Terrot Reaveley Glover (1869-1943) avait déjà postulé un tel humour chez Jésus, dans son livre *The Ancient World*, The University Press, 1935.

parle de la souffrance. Elle rend audible ce qui est difficile à exprimer autrement, une joie de vivre qui ne nie plus les souffrances mais qui les intègre. Ou encore, certaines musiques de J.-S. Bach¹¹ semblent se situer bien au-delà des conflits, des tensions, des blessures, dans une paix et un recueillement qui nous suggèrent déjà un autre monde, au-delà du temps, éternel. Symboles de réalisme et d'espérance ? Symboles de résilience ? Pressentiment de la possibilité de la résurrection ?



¹¹ Un seul exemple chez Bach : la toute dernière partie de l'*Oratorio de Noël*. L'orchestre y éclate de joie mais s'harmonise curieusement avec le chœur, qui chante dans un tout autre registre émotionnel, beaucoup plus sérieux. En fait, la mélodie de *O Haupt voll Blut und Wunden* (cantique en français : « Chef couvert de blessures »).